

## 11<sup>e</sup> DIMANCHE APRES LA PENTECOTE 2011

Que faut-il pour être guéri par Jésus, à notre époque comme à celle des apôtres ? Eh bien, il faut vivre de la première béatitude, celle de la pauvreté, clef de toutes les autres. Il ne s'agit pas seulement de servir les pauvres mais de désirer leur ressembler. La pauvreté est une valeur parce que Jésus a désiré la vivre. Il faut se rappeler qu'elle ne consiste pas tant à ne rien avoir qu'à être disponible pour tout recevoir. La pauvreté est la condition de la liberté. Jésus est le Pauvre par excellence parce que, en tant que Fils, tout son être consiste à se recevoir du Père.

Quel rapport avec notre évangile de ce jour ? Jésus vient de soutenir de pénibles controverses avec ces favorisés que sont les pharisiens. Favorisés parce que riches de la révélation faite à Moïse, mais enfermés dans une richesse qui se retourne contre eux faute de vouloir la partager. Au principe du pharisaïsme se trouve l'idée que la stricte observance des préceptes – et elle seule – donne une sorte de droit sur Dieu : je fais – à grand-peine – ce qu'il me demande, donc je n'ai plus – moi et moi seul – qu'à encaisser le salut. Rien de plus opposé à l'attitude évangélique : *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.* Rien de plus opposé à la pauvreté évangélique, à cette reconnaissance d'une indigence foncière qui pousse à ouvrir les mains pour recevoir le don de Dieu. C'est la primauté, toujours vraie, de la grâce sur les œuvres. Immédiatement après ces controverses, Jésus s'est rendu sur la rive païenne du lac : il y côtoie la pauvreté absolue : celle de ces païens ignorants du don de Dieu et que les pharisiens évitent soigneusement de rencontrer de peur de se souiller. Jésus va demeurer au milieu d'eux, reproduisant même le miracle de la multiplication des pains qu'il avait auparavant accompli pour les juifs. Cela signifie que les païens sont les destinataires de la même promesse que les juifs et que la Nouvelle Alliance s'étend à toutes les nations.

C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre la guérison du sourd-muet. Jésus commence par toucher ses oreilles et sa langue. C'est une illustration de son ministère : une parole qui vient toucher les oreilles de ceux qui l'écoutent et qui finit par délier leur langue, c'est-à-dire leur donner le désir de la vivre et de l'annoncer. Mais cette parole ne peut porter de fruit que si l'auditeur est transformé. Cela ne peut se réaliser que dans le mystère de la

mort et de la résurrection du Seigneur. Sans la grâce pascale, la parole demeure impuissante. Mais sans l'écoute préalable et le désir d'être sauvé qui naît dans les cœurs, il n'est pas possible d'accueillir le don de la grâce et de participer ensuite par toute sa vie au mystère pascale de Jésus pour le monde. Nous voyons maintenant le rapport entre cet épisode et l'endurcissement des pharisiens : ces derniers, installés dans leur certitude de disposer de la bonne recette pour être des justes, ne veulent pas entendre parler de la première étape. Ce que dit Jésus ne les concerne pas, ils pensent ne pas en avoir besoin. Voilà pourquoi ils entendent la parole sans l'écouter : elle ne produit en eux aucun désir de conversion et d'accueil du salut. Au contraire, ils s'endurcissent et la seconde étape, celle de la conversion, leur est encore plus difficile après la rencontre avec Jésus qu'avant. Sur la rive païenne au contraire, là où sont les pauvres absolus, l'indigence devient la condition d'un désir qui prédispose à recevoir l'intégralité du don de Dieu. D'un côté la satiété, de l'autre la pauvreté. D'un côté pas de place pour recevoir, de l'autre disponibilité à recevoir.

On pourrait exprimer cela en disant que, comme dans le sacrement de baptême, nous trouvons deux éléments : tout d'abord une délivrance, ensuite une guérison. *Le lien de sa langue se dénoua et il parlait* dit S. Marc. Qu'est-ce que cela veut dire ? Simplement qu'avant de rendre à l'homme sa capacité de voir, d'entendre, de parler, d'agir, le Christ doit d'abord le libérer de celui dont il est l'esclave et qui a réussi à atrophier presque tous ses sens spirituels. Celui-là, on l'aura compris, c'est le démon. On aurait bien surpris les pharisiens en leur disant que c'est le démon qui les empêchait de prendre Jésus au sérieux. Et pourtant c'est bien le propos de Jésus aux chapitres 8 et 9 de S. Jean. Ici, nous arrivons à la racine de ce qui passe dans l'esprit du pauvre et qui ne peut advenir chez le riche. Le pauvre se sait esclave et veut s'en libérer, comme le fils prodigue gardant les porcs de la parabole. Le riche, lui, ne sait pas qu'il a un maître. Il s'imagine déjà être soumis à Dieu et ne peut donc vouloir être délivré de celui qui le tient en esclavage, comme le frère aîné de la même parabole. Il croit posséder, et en fait se fait posséder.

La figure du pauvre est aussi essentielle à l'Eglise que le Christ lui-même. L'un et l'autre ne font qu'un. En servant les pauvres, l'Eglise reconnaît celui à qui elle doit sans

cesse s'identifier pour accomplir sa mission. *Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous.* Il semble que Jésus se résigne à un état de fait malheureux, auquel les chrétiens ne pourront pas apporter de changements substantiels. Mais peut-être vaut-il entendre cette déclaration en un sens marqué par l'espérance : ces pauvres, ce seront les témoins qui, tout au long du pèlerinage terrestre de l'Eglise, rappelleront, comme S. François ou S. Claire, la présence du Pauvre par excellence, Jésus lui-même. Ce que le pauvre me révèle, c'est que je ne pourrai rien recevoir tant que je m'imaginerai posséder en propre quelque chose. *Qu'as-tu que tu n'aies reçu* s'exclame S. Paul. Pas même l'existence, le fait d'être. Ce qui est le plus radical en nous, le fait d'exister, est une prestation continue de Dieu. Nous sommes fondamentalement structurés par le don. Toute la philosophie chrétienne est structurée par cette rencontre de l'indigence absolue et de la surabondance absolue. Toute la théologie aussi, puisque le Fils ne cesse éternellement de se recevoir de la surabondance du Père dans la mystère de la Très Sainte Trinité.

Chers amis, le pauvre concret doit m'aider à comprendre que je suis moi-même un pauvre. Que je dois désirer cette pauvreté (et pour cela la vivre un peu concrètement, en faisant le choix de la sobriété dans ma vie) pour réveiller en moi le désir, la faim, de posséder le bien véritable qui n'est autre que Dieu lui-même, lui qui seul peut donner sens à notre vie terrestre, « cette mauvaise nuit passée dans une mauvaise hôtellerie » comme le disait avec humour et réalisme S. Thérèse de Jésus, la grande mystique espagnole et réformatrice du Carmel, patronne avec S. Ignace et quelques autres des JMJ qui viennent de s'achever à Madrid. Prions maintenant pour que Benoît XVI qui a donné l'exemple de cette pauvreté en esprit, de cette disponibilité à la grâce de Dieu, soit accueilli avec autant de joie en Allemagne le mois prochain qu'il l'a été en Espagne ce mois-ci.

.